

SOCIÉTÉ

#journée du 8 mars #violences faites aux femmes



Hier à Paris, les manifestantes ont envoyé un message : se faire entendre, être vues, reconnues dans l'espace public et dans l'histoire. Leur donner enfin autant de place et de droits que l'autre moitié de l'humanité. Thibault Camus/AP/Sipa

Lundi, 9 Mars, 2020

8 MARS. « NOUS SOMMES FORTES, FIÈRES, FÉMINISTES ET EN COLÈRE »

Karen Janselme

Répondant à l'appel de 30 organisations féministes et syndicales, des milliers de femmes ont battu le pavé à Paris pour exiger l'égalité et le retrait de la réforme des retraites.

«*A ux femmes, la matrice reconnaissante* ». Ce dimanche matin, place du Panthéon, l'intersyndicale de la culture a pris un peu d'avance sur la grande marche internationale de la lutte pour les droits des femmes en brandissant cette banderole de 30 mètres. Entendre les femmes, les voir, les reconnaître dans l'espace public et dans l'histoire, leur donner enfin autant de place et de droits que l'autre moitié de l'humanité : le message est simple. Et a tenté de faire plus de bruit l'après-midi.

Peu avant 14 heures, premiers cris place d'Italie. En position de guerrières, portant robes noires et rabats rouges, les avocates lancent leur haka, rodé depuis des mois sur les manifestations contre la réforme des retraites. Dans la profession, 56,4 % sont des femmes, avec des revenus en moyenne inférieurs à 51 % de ceux de leurs confrères. Inégalités de salaires qui se répercutent plus tard sur les pensions de retraite, spécialités à dominante féminine concernant les justiciables aux revenus les plus modestes, violences sexistes et sexuelles...

En criant toutes ensemble ce jour, les avocates guerrières veulent dénoncer tout cela à la fois. « *Dans notre corporation, quand on défend la libération de la parole des femmes, on peut encore se trouver en opposition avec des confrères* », remarque Maude Beckers, avocate à Pantin, alors que plusieurs tribunes parues dans les journaux remettent en cause les prises de parole des victimes. « *Compte tenu du nombre de violences faites aux femmes qui ne sont pas prises en compte par la justice, défend maître Beckers, on ne peut pas s'étonner qu'il y ait d'autres formes de réaction, de nombreux témoignages de victimes sur les réseaux sociaux. D'un côté la parole se libère et de l'autre certains tentent de la museler en invoquant des outils juridiques, comme la dénonciation calomnieuse et le risque de poursuites pour ces femmes.* »

Comme en réponse, des pancartes violettes affichent « *Femmes victimes de violence, on vous croit* », alors qu'une équipe de jeunes colleuses, pinceaux et seaux à la main, vient de poser sur la façade « *Nous sommes le cri de celles qu'ils ont fait taire* ». Partout, les messages rendent hommage à Adèle Haenel, l'actrice qui s'est levée en lançant « la honte » lors de la remise du César du meilleur réalisateur à Roman Polanski, mis en cause par six femmes pour viols et qui a fui la justice américaine.

« Pour l'avortement légal dans toute l'Amérique latine »

« *Adèle Haenel présidente* », « *Nous sommes l'armée d'Adèle* », lit-on sur des bouts de carton ou des affiches, alors que la comédienne se fond, anonyme, dans la foule. « *Nous sommes fortes ! Nous sommes fières ! Et féministes ! Et radicales ! Et en colère !* » scandent les plus jeunes.

On entend au loin la tête de cortège menée par les Rosie, ce collectif de femmes en bleu de travail et gants de vaisselle qui a permis de mettre en avant la situation des femmes lors des manifestations contre la réforme des retraites. Sur leur camion, une « Rosie, la riveteuse géante » comme un pantin de carnaval bat le rythme, et deux acolytes mènent la danse. Tout au long du parcours, les danseuses reprennent leur pastiche chorégraphié d'un tube des années 1980, « *À cause de Macron* », en alternant avec une version remix de l'hymne des femmes de 1971. « *Travailleuses mais précaires, les femmes / Dépendantes et exploitées / Plus bas sont les salaires, des femmes / Nous voulons l'égalité* », entonnent-elles avec les femmes de chambre de l'hôtel Ibis Batignolles, en grève depuis sept mois. « *Ton sale plan retraite, nous jette dans la précarité* », reprennent-elles avec les cheminotes, gare d'Austerlitz. Plus loin, leur flashmob rendra hommage aux femmes migrantes, puis aux Chiliennes en reprenant « *El violador eres tu* » avec d'autres militantes d'Amérique latine. « *Il y a une grande manifestation aujourd'hui à Mexico et, demain, les femmes s'arrêtent au Mexique : elles ne seront plus dans la rue, ni dans les écoles, ne consommeront pas* », explique Abril, 21 ans. Autour de son cou, un foulard vert « *Pour l'avortement légal, en sécurité et gratuit dans toute l'Amérique latine* ».

« On n'a plus envie d'avoir peur la nuit »

Le cortège des Rosie est censé rythmer le défilé avec des rendez-vous précis sur le parcours... Mais c'est le grand foutoir, des chants revendicatifs un peu partout, une masse de manifestants de toutes origines qui débordent sur le trottoir et emmènent la foule avec joie et détermination, malgré la pluie intermittente. Siloë et Emma ont 22 et 23 ans et brandissent avec détermination une pancarte en carton : « *Maman, hier soir j'étais libre dans la rue jusqu'à ce que la police et son État chargent* ». Elles participaient samedi soir, veille du 8 mars, à la manifestation non mixte, « *parce que c'est légitime pour une marche de nuit, mais aussi pour dire qu'on n'a plus envie d'avoir peur la nuit* », et elles n'ont pas compris pourquoi les policiers ont chargé une foule calme. « *Je suis rentrée en colère, raconte Siloë. Alors c'était important* ».

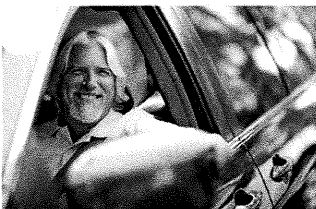
pour moi de revenir aujourd'hui. L'ambiance est festive, ça fait plaisir. Mais maintenant, il faut être concret. Cette manifestation c'est bien, mais qu'est-ce qu'on en fait ? Hier, c'était une métaphore de ce que vivent les femmes. À un moment donné, les policiers ont décidé qu'ils ne voulaient plus de nous dans la rue. Qu'on n'avait plus notre place. Il faut en finir avec ce patriarcat. »

Kareen Janselme

CAROLINE WUCHER, 62 ANS, « AUJOURD'HUI, L'ASPECT SOCIAL EST PLUS FORT QU'EN 1970 »

Elle porte une écharpe et un pantalon violets, couleur élue par les féministes depuis les suffragettes. Caroline Wucher ajuste les badges qui vont orner son manteau. Parmi eux, un collector, celui du MLF – Mouvement de libération des femmes. « Et dire qu'à l'époque on nous traitait de mal baisées, se marret-elle. Nous étions forcément laides, grosses... C'était pourtant tout le contraire ! Nous étions gaies, on chantait tout le temps. » Elle regarde avec bienveillance autour d'elle ce féminisme nouvelle génération qui se mobilise, et « ça fait du bien », assure-t-elle. Elle se souvient de « ces luttes extraordinaires » pour le droit à l'avortement. « Des copines avortaient en secret. C'était affreux, risqué, culpabilisant. » Aujourd'hui, déplore-t-elle, les jeunes sont moins politisées. Mais « l'aspect social est plus fort. Dans les années 1970, les femmes réclamaient un autre monde. C'était surtout des intellectuelles, issues d'un mouvement né aux États-Unis. Là, la prise de conscience venue des pays du Sud s'est généralisée, les mentalités ont changé ». Elle sourit. « Il ne faut pas oublier que nous, les féministes des années 1970, avons mis au monde et élevé des garçons ! À cette époque, les femmes voulaient sortir de ces schémas auxquels on les assignait : il fallait se marier, avoir des enfants... Aujourd'hui, il existe une véritable volonté d'égalité, y compris de la part de beaucoup d'hommes. » Le flambeau a bien été transmis.

#journée du 8 mars #violences faites aux femmes
#égalité hommes femmes



**Petit rouleur ?
Découvrez nos
offres adaptées à
votre conduite !**

Allianz

**Intestin: cette
toxine serait la
raison de vos
problèmes**

Nutrivia

**Voici ce que votre
pharmacien fait
quand il a du mal à
digérer**

Science Actualité

**Sandro Paris
Collection**

sandro-paris.com

Recommandé par